

Jacques BREGER

***J'AURAIS PU VOUS
AIMER...***



Qu'est- il de plus douloureux d'apprendre que l'on est né
sans nom, abandonné par ses propres parents.

Le jour où vous apprendrez cette nouvelle, il est fort
probable que vous ne verrez plus la vie sous le même
angle et n'aurez de cesse de rechercher vos origines,
ou du moins ce qu'il en reste.

Ce récit, adapté librement par l'auteur à partir de son
histoire personnelle, est dédié à tous ceux qui, un
jour, ont vu la terre s'écrouler autour d'eux en
apprenant la vérité.

La quasi-majorité des noms et adresses figurant dans ce récit sont authentiques

SOUPCONS

Je ne veux plus voir personne en cette journée d'hiver
sachant qu'il ne me reste plus beaucoup d'années pour
mettre en ordre tout ce qui a été détruit autour de moi. Je
sens une infinie fatigue m'envahir soudain. Je suis au
bord du gouffre, mes jambes ne me portent plus, j'ai le
souffle coupé, ma vue se trouble et mes yeux s'embuent
en contemplant mon passé. Où est-il passé ce, soi-
disant, bel athlète qui pouvait tenir des heures et des
heures sans avoir jamais le moindre sentiment de
fatigue. Je ne peux croire qu'en si peu de temps, qui me
paraît une éternité, ma vie ait pu se transformer en un
pareil cloaque. Je suis seul, tout ce qui bouge autour de

moi est obscur et confus, seule la réalité des choses de
la vie me fait comprendre que ce n'est pas un rêve et
que j'aurai du mal à m'en remettre un jour.

Je perds cette force intense qui me poussait vers l'avant.

Tout ceci ne peut être que faux, mon imagination travaille
et mes lointains souvenirs me reviennent en mémoire.

Qui a osé dire que je n'étais pas le fils de mes parents ?

Qui oserait affirmer une telle obscénité et surtout, qui
pourrait me faire croire que ma vraie mère m'a
abandonné. Une telle situation est valable pour les
autres, mais sûrement pas pour moi. Si tel devait être le
cas, comment ma mère biologique a-t-elle pu accepter
l'idée qu'elle allait me perdre pour toujours, ou savait-elle

déjà entre quelles mains elle allait me confier ? Je me suis toujours demandé si il lui avait été possible de poursuivre sa vie sans avoir envers moi un sentiment de honte ou de culpabilité.

S'est-elle seulement souvenue de mes anniversaires, et a-t-elle toujours conservé l'espoir de me revoir un jour ?

Bien qu'ayant toujours pressenti que j'étais un enfant adopté, il est très difficile d'appréhender l'instant où vous recevrez en plein visage ce véritable coup de poing qui vous laisse groggy, et sonne comme un affront qui ne s'effacera jamais. A de multiples reprises pourtant, certaines paroles ou actes de la vie courante m'avaient laissé craindre le pire, mais ma lâcheté m'a toujours évité

de voir la vérité en face. Dans cette famille adoptive, dont l'univers ne me ressemblait pas du tout, tout était possible et pouvait arriver tant il fallait faire preuve de flair et d'ingéniosité pour arriver à démêler le vrai du faux. Etait-il si important que je sache la vérité, et me serais-je éloigné à tout jamais de cette famille bourgeoise si j'avais su plus tôt que j'étais un enfant adopté. La réponse à ces deux questions tient en un seul mot :

Oui.

Mes parents adoptifs ont souvent fait souffler le vent mais ils n'ont pour ainsi dire jamais récolté la tempête.

Par lcheté, peut être, par peur de ces gens qui

représentaient une intelligence très supérieure à la moyenne et surtout supérieure à la mienne et dont le milieu social ne correspondait pas à mes goûts, je n'ai jamais osé me rebeller ou leur montrer que moi aussi je pouvais leur résister. Je n'ai jamais été en position de force et capable de dire non, ou stop. Celle que j'appellerai ma vraie mère était une femme très belle et un peintre de grand talent, a fait les beaux arts, mais n'était en réalité qu'une petite fille de la haute bourgeoisie qui ne ressemblait pas à son frère Paul, homme remarquable qui fut maire d'une petite ville de province durant plusieurs années, tout en dirigeant l'usine qui fit vivre une grande partie de cette ville pendant de très nombreuses années.

Bien que cette femme fût une parfaite bourgeoise, elle n'en avait pas les manières et parmi cette grande famille elle était la seule à avoir un caractère bien trempé. Elle n'écoutait que rarement son entourage, mentait très souvent, mais ses idées prévalaient très largement sur celles des autres ce qui lui donnait toujours une longueur d'avance au moment des décisions importantes. Mon père Marcel, avec son physique à la Chaplin, était un homme plus simple et ne rentrait pas dans le moule de cette bourgeoisie. Il avait certainement du jouer des coudes pour se frayer un chemin dans cette famille hautaine qui semblait vivre repliée sur elle même dans cette maison de huit ou neuf pièces entourée d'un parc immense. Lui le fils de gros fermiers, comment a-t-il pu être accepté, alors qu'il n'était encore qu'un petit étudiant

en médecine n'ayant pas encore fait son chemin. Cette
famille ne l'a pas vraiment renié
mais n'a pas semblé lui
donner, ou prêter, sur la fin de sa vie, l'estime ou la
reconnaissance qu'il était en droit d'espérer, lui qui aurait
pu avoir des enfants que, finalement, il n'aura jamais eu.

A-t-il regretté un jour son choix, je le pense certainement,
car je n'étais pas l'héritier qu'il aurait souhaité avoir, et
cela il me le faisait remarquer par de petites phrases
blessantes qui me touchaient souvent jusqu'au plus
profond du cœur. Mon père avait par contre cette volonté
et ce courage qui mènent à vouloir décrocher des cimes
souvent inaccessibles, jusqu'à cette femme qui ne lui
ressemblait pas mais dont, néanmoins, il était tombé
amoureux. Comment lui, ce petit bonhomme de un mètre

soixante trois, qui m'a toujours fait croire qu'il avait payé ses études en jouant du violon dans les cafés, alors qu'il n'avait jamais tenu de sa vie un archet dans sa main droite, a-t-il pu faire pour arriver ainsi à séduire cette femme totalement différente de lui, je ne le sais pas encore, et ne le saurai jamais.

Malgré tous mes efforts, j'ai toujours été très mal à l'aise en leur compagnie et je ne suis jamais parvenu à me dégager de leur emprise. Il y a des jours où j'aurais voulu leur cracher ma colère au visage, leur faire comprendre que je n'étais pas dupe de leurs combines, que je savais parfaitement que je n'étais pas leur fils, que de toutes façons je connaissais la vérité depuis toujours, même si cela n'était pas vrai. Je n'avais rien demandé et si quelque chose ne leur plaisait pas en ce qui me

concernait, ils ne devaient s'en prendre qu'à eux même.

Pourquoi n'ai-je jamais élevé la voix, ou mis en colère,

pour leur prouver que je pouvais leur tenir tête, eux qui

ne respectaient que les êtres forts, ce que je n'étais

sûrement pas à leurs yeux.

A de multiples reprises j'ai ressenti que je ne pouvais pas

être leurs fils car même si mes parents n'avaient pas la

fibre familiale très développée, à certaines remarques il

était assez facile de comprendre que quelque chose ne

collait pas. Mes parents ne me manifestaient que très

peu de sentiments, et que représentais-je à leurs yeux,

nul ne peut le dire. Peut être n'étais-je seulement que cet

adulte très quelconque, avec ses enfants très normaux

mais pas des super doués, avec une situation très

moyenne qui n'avait rien à voir avec ce qu'ils avaient envisagé pour moi. Ont-ils cru un jour que je pourrais prendre la succession de ce père qui occupait une place très importante au point de vue social dans ce monde sans pitié, ou les ai-je déçus, au point qu'ils n'aient plus vu en moi qu'un garçon, gentil certes, mais sans envergure et sans ambition.

Par la suite, ai-je voulu me prouver que moi aussi j'étais capable de réaliser des choses peu ordinaires, je ne saurais le dire mais cela est très probable. Je n'ai jamais eu la confiance de mes parents qui me considéraient comme un très bon ouvrier, mais me jugeaient incapable de mener une affaire. Le plus grave c'est qu'ils faisaient par contre confiance à mon frère, qui n'était pas d'une nature travailleuse pour un sou et si il n'y avait pas eu sa